N° 2129 — 6e Année | CINQ CENTIMES | Mardi 22 Mai 1894

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir,
TOURCOING, rue VERTE, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

Abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

TÉLÉPHONE

Les Fêtes du Centenaire à Tourcoing

L'EXECUTION D'EMILE HENRY

Chronique de la Semaine

Hier dimanche, la ville de Tourcoing célébrait un glorieux anniversaire, celui de la bataille livrée le 18 mai 1794 dans cette ville et aux alentours, victoire dont la portée fut considérable car elle fut en quelque sorte la préface de l'éclatante victoire de Fleurus.

Nous traversons une période d'anniversaires et depuis quelques années, la région du Nord opère au profit des générations actuelles, une sorte de résurrection du passé.

Notre vieille histoire locale revit pour quelques heures des pages mémorables d'autrefois, et à cent ans d'intervalle les arrière-petits fils chantent les gloires des grands pères.

Les sceptiques de notre fin de siècle sourient en présence de ces manifestations qui semblent des parodies d'actes héroïques et qui tiennent, disent-ils, plus de la comédie, que du culte des souvenirs.

On nous permettra de ne pas être de cet avis. Il y a toujours quelque chose de touchant dans la célébration d'une date marquant dans nos annales nationales. C'est une sorte d'hommage de reconnaissance à l'égard de ceux qui, à cette époque, firent leur devoir et en s'efforçant d'emprunter pour quelques heures à une pléiade de héros disparu leurs costumes et leurs usages, la génération présente prouve qu'elle a gardé le respect des ancêtres et le souvenir des grands exemples.

Nous arrivons de Tourcoing et nous sommes sous l'impression de la vision chatoyante de cette résurrection d'un passé vieux d'un siècle.

Nous avons vu les rues sillonnées de soldats portant la tenue des vaillants de la première République. C'est une page d'histoire vécue, que nous venons d'avoir sous les yeux.

Pour personne, un pareil spectacle ne peut être dénué d'intérêt.

Rien n'est plus curieux que cette transplantation subite d'hommes de notre époque dans un milieu disparu.

Nous avons vu défiler tour à tour des généraux de 1794, des commissaires des guerres avec leur costume d'autrefois, des hussards de la liberté en costume noirs, des hussards bleus, des dragons de jadis, des grenadiers, des voltigeurs d'une époque où la République affirmait à la face du monde l'énergie, la puissance de vitalité, le sentiment d'ardent patriotisme de ce peuple de France auquel nous avons l'honneur d'appartenir.

Depuis vingt-quatre ans que nous sommes un peuple vaincu, il y a une consolation à se retrouver à de certaines heures, la nation qui fit trembler la vieille Europe et qui, dans l'indépendance de son caractère, jeta à la face des monarchies l'éclatant défi de l'affirmation de la liberté !

Les fêtes du genre de celle qu'on célébrait hier dimanche à Tourcoing, ont autre chose que le caractère de simples réjouissances publiques.

Elles nous apportent les leçons de l'histoire, nous font toucher du doigt d'une façon saisissante, les grands exemples de jadis et par l'impression produite sur nos esprits, nous disposent mieux à marcher sur les traces de ceux qui furent de grands citoyens en même temps que d'héroïques soldats.

Nous applaudissons de tout cœur aux efforts de ceux qui cherchent ainsi à ressusciter les époques disparues en nous apportant comme un reflet des gloires d'autrefois.

C'est un coup de vent qui passe, une apothéose sans lendemain, mais c'est peut-être le germe qui fructifiera dans les cœurs de la jeune génération et qui préparera l'avenir par le spectacle d'un passé chantant dans notre histoire, la chanson des grands héroïsmes.

***

Pendant que la plupart des journaux, républicains et autres, étudient et commentent la politique gouvernementale, la *Croix* de Paris a trouvé une formule qui, à ses yeux, est le résumé de tout ce qui se fait dans les ministères.

Le gouvernement républicain *renie Jésus.*

Tout est là, les interpellations se bornent uniquement à poser éternellement, sempiternellement au cabinet la question : *Croyez-vous?*

Et il paraît qu'au sein même du gouvernement tout le monde ne croit pas, ce qui constitue l'abomination de la désolation.

La *Croix* après cette constatation qui semble la plonger dans une affliction profonde comme un puit (pas celui où se cache la vérité), termine par une menace.

« Nous dirons, s'écrie notre catholique confrère a ceux qui marchandent ainsi *leur protection à Dieu et à son Eglise*, que c'est eux qui ont besoin de protection et que rien n'est dangereux pour le pouvoir comme de renier Jésus. »

Comment, aimable confrère ! il y en a qui refusent à Dieu leur protection ?

Voilà qui est fort étrange, mais j'imagine que le Très-Haut doit, comme dit la duchesse d'Uzès, s'en tamponner fortement l'orbite (le dictionnaire de l'académie écrirait : « S'en battre l'œil. »

Etant donné la conception d'un Dieu tout puissant, comment diable, cette toute puissance pourrait-elle avoir besoin de la protection, d'un ou de plusieurs mortels ?

Je ne vois pas très bien le rédacteur en chef de la *Croix* protégeant l'empereur de Chine, mais je vois encore moins n'importe lequel d'entre nous refusant sa protection à Dieu qui ne la lui demande pas, et pour cause.

Est-ce que vous ne pensez pas, O *Croix de Paris*, que vos écrits ont parfois des tendances aux blasphèmes !

Il y a longtemps déjà que vous et les vôtres avez rapetissé la divinité à votre taille en lui faisant endosser vos colères, vos rancunes, vos haines et en menaçant du tonnerre d'en haut, ceux qui ne parlaient pas votre langage et ne marchaient point dans la trace de vos austères sandales.

Aujourd'hui, ce sont les parpaillots qui sont obligés de vous rappeler au respect de Dieu, que vous continuez à amoindrir en en faisant un infortuné souffrant de ne pas être sur la liste de nos protégés.

Hé la ! messieurs de la *Croix*, vous sentez le fagot, je vous le dis tout net et il est grand temps qu'un nouveau convent de franciscaines vienne à votre aide en offrant à Dieu un certain nombre de communions faites à votre intention et des tas d'heures de silence supplémentaires.

Autrement, si les franciscaines renâclent, nous risquons fort de nous rencontrer tous plus tard dans la gigantesque marmite préposée aux cuissons éternelles.

Dans ce cas, nous ferionnerons dans la même sauce et je souhaite que cette perspective vous soit une douce consolation.

Amen.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

LES FÊTES DU CENTENAIRE A TOURCOING

Journée du Dimanche

Les fêtes du centenaire commencées samedi matin par l'ouverture de l'exposition horticole, et le soir par le concert de la fanfare du Petit Château et la retraite aux flambeaux se sont continuées hier d'une façon excessivement brillante. De longtemps Tourcoing n'a présenté un aspect aussi gai et aussi mouvementé.

L'aspect de la ville

Dès le matin, les habitants mettent la main aux derniers préparatifs ; ceux qui n'avaient pas encore arboré le drapeau national, s'empressent de le faire. En un mot, tous les tourquennois se sont surpassés pour fêter dignement le centenaire de la bataille et nous pouvons affirmer que jamais autant de drapeaux et d'oriflammes n'ont flotté sur les façades de nos maisons.

Les édifices municipaux sont pavoisés avec le meilleur goût.

L'hôtel-de-ville principalement est couvert d'écussons et de drapeaux et, avec les nombreuses plantes qui se trouvent placées sur le perron, il produit un coup d'œil magnifique.

Les rues de l'Hôtel-de-Ville et Nationale ainsi que les places des Halles, Charles-Roussel et Grand Place sont décorées avec le meilleur goût.

Les mâts très rapprochés, laissant flotter à leurs sommets l'emblème national et sont reliés entre eux par une double rangée de verres colorés qui serviront le soir pour les illuminations.

Dans la rue de l'Hôtel de Ville, se dresse un arc de triomphe très bien agencé, sur lequel on lit les inscriptions suivantes :

Honneur et Patrie. Les hommes ont combattu pour elle avec une intrépidité dont l'histoire ne fournit point d'exemple.

Sur chaque montant se trouvent inscrits les noms des généraux Souham, Moreau, Thierry, Malbrancq, Bonnaud, Macdonald, Berrequin et Vandamme, qui ont pris part à la Bataille du 18 mai 1794.

Dès les premières heures de la journée, de nombreux trains de plaisir venant de toutes les directions ont amené dans notre ville une foule considérable de voyageurs.

En attendant la sortie du cortège historique, les amateurs de plantes et fleurs se rendent à notre splendide exposition horticole qu'ils parcourent en tous sens et admirent les nombreuses collections qui s'y trouvent ; ceux qui aiment les originalités, se rendent au camp français, place Charles Roussel, d'où ils en sortent émerveillés.

Peu à peu, la foule pointe dans toutes les rues et sur toutes les places, les cafés et les restaurants regorgent de monde. Une grande animation règne déjà et cependant, la journée ne fait que commencer.

De temps en temps, l'on voit passer en uniforme de soldats de la République des hommes qui font partie du cortège et se dirigent vers la nouvelle rue, dite de Sébastopol, endroit désigné pour la formation du cortège ; ils attirent sur leur passage, les regards de tous les curieux.

Formation du cortège

L'organisation du cortège s'est faite dans d'excellentes conditions. A dix heures et demie précises, le signal du départ est donné et le cortège s'ébranle par les rues du Bosquet, des Nonnes, du Midi, de Roubaix, du Château de l'Et, de la Verte-Feuille, de l'Hôtel de Ville, Grand'Place, rues St-Jacques et Nationale, pour se rendre au jardin public.

A cette heure, les rues sont noires de monde et c'est à grand'peine que les gendarmes qui ouvrent la marche parviennent à dégager la chaussée, chacun voulant être au premier rang pour mieux voir.

D'aussi loin que l'on aperçoit la tête du cortège, une immense acclamation retentit.

A LA GARE

Arrivée de M. le général de France

M. le général de France, commandant en chef le 1er corps d'armée délégué par M. le Ministre de la Guerre pour le représenter à nos fêtes, doit arriver dans notre ville par le train partant de Lille à 10 heures ; nous nous dirigeons vers la Gare.

La aussi, on avait bien fait les choses, de nombreux drapeaux et écussons avaient été placés à chaque fenêtre.

En attendant l'arrivée du train, nous pénétrons dans la gare, et nous voyons arriver successivement : MM. Victor Hassebroucq, Maire, Damien, Secrétaire Général de la Mairie, et de nombreux officiers de la réserve et de la territoriale, ainsi que le nous remarquons MM. Scrabre, intendant militaire et Honoré Lepers, capitaine.

A 10 h. 23 minutes, le train qui amène M. le général de France entre en gare. Aussitôt, M. le Maire s'avance sur le quai, le débarquement et présente ses hommages à M. le général de France.

Après lui, M. Scrabre, intendant militaire, ancien président du Cercle des Officiers présente les officiers au général de France et s'exprime en ces termes :

Mon général,

Permettez-moi de vous présenter ceux des officiers de la réserve et de l'armée territoriale qui ne figurent pas au cortège représentant les généraux et les états majors de 1794.

Unis à la commission administrative de la ville, le cercle des officiers n'a rien négligé pour donner à la cérémonie de ce jour tout l'éclat qu'elle comporte et nous sommes heureux de vous voir venir présider la fête que les soins unanimes de nos concitoyens ont heureusement préparée.

Nous saluons en vous non seulement notre chef hiérarchique sous les ordres duquel nous sommes fiers de servir, mais aussi le représentant attitré de M. le ministre de la guerre qui a témoigné pour nous une si bienveillante sollicitude. Nous vous prions, mon général, de vouloir bien être notre interprète et d'assurer M. le Ministre qu'ici nous fêtons avec autant d'entrain le centenaire de la Bataille de Tourcoing, c'est parce que nous savons que nous aussi, comme nos ancêtres, nous saurons quand il le faudra, faire tout notre devoir avec le même dévouement, le même enthousiasme et le même patriotisme.

Le général de France a remercié en quelques mots, puis il est sorti de la gare accompagné de M. le général de Renouard, chef de cabinet de l'état-major général de l'armée ; des généraux de Chauvenet, Chanoine ; de MM. Vel-Durand, préfet du Nord ; Guérin, secrétaire-général de la Préfecture ; Salmon et Grand, conseiller de Préfecture ; Géry-Legrand, sénateur, maire de Lille ; Girard, sénateur ; Des Rotours, député ; le colonel Doé de Maindreville, le colonel Michel, les capitaines Jombard, Lefebvre de Behaine, de Montcloque et de Salignac Fénelon ; MM. Chenest, procureur-général ; Fourez, procureur de la République ; Gaulier, inspecteur d'académie ; Leluau, inspecteur-général de la Compagnie du Nord ; Devos, directeur des douanes de Lille, et Minet, directeur des mines de Valenciennes.

Après les salutations et quelques poignées de mains, M. le général de France se dirige vers la sortie. A ce moment, les gendarmes à cheval saluent du sabre, au clair présentent les armes, les clairons sonnent et les tambours battent aux champs.

M. le général de France, passe la revue du corps des Sapeurs-Pompiers et félicite le commandant M. Morelle de leur bonne tenue des hommes, il en est de même pour les nombreux douaniers placés sur le la gare.

On constatait avec surprise, qu'aucune musique n'était venue saluer l'arrivée du représentant du ministre dans notre ville, cependant au moment où ce dernier allait monter en voiture, la musique municipale est arrivée et a exécuté, trop tard, malheureusement « La Marseillaise ».

M. le général de France, s'est ensuite installé dans un landau avec M. le Préfet et M. Victor Hassebroucq, maire.

Dans d'autres landaus, prenaient place les notabilités que nous avons citées.

Le cortège se met ensuite en marche pour se rendre à l'hôtel-de-ville en suivant les rues de la gare, de Tournai et de l'hôtel-de-ville où se trouvaient réunis dans la grande salle des mariages :

MM. Dron, député, Vincent, conseiller d'arrondissement, les membres du comité d'organisation ainsi que ceux du tribunal et de la chambre de commerce et tous les fonctionnaires de la ville, et tous les maires des communes environnantes.

Après un repos de quelques minutes, le cortège s'est reformé pour se rendre au jardin public où est érigée la colonne commémorative élevée en souvenir du brillant fait d'armes des armées de la première République et où devaient être prononcés les discours où ci-les et exécutée la cantate de MM. Pierson et Rosoor.

AU JARDIN PUBLIC

Il est exactement 11 heures 10 quand le cortège fait son entrée dans le jardin public dont les portes avaient été tenues jusque là rigoureusement fermées.

La musique Municipale exécute la *Marseillaise* pendant que les personnages officiels se rendent à la tribune. Dès que le cortège a défilé en face de la colonne commémorative, les troupes vont se masser dans le fond, les états majors entourent la colonne, pendant que les personnages officiels que nous avons nommés à la sortie de la gare prennent place sur la tribune.

La tribune garnie de drap rouge aux crépins d'or est fort élégamment décorée de faisceaux de drapeaux qui surmontent des écussons aux initiales R. F.

Lorsque les troupes ont pris leurs positions, M. Hassebroucq, maire, se lève et au nom de la ville de Tourcoing lit son discours.

Discours de M. Hassebrouck

Monsieur le Général commandant en chef,
Monsieur le Préfet,
Messieurs,

En venant aujourd'hui rendre un nouvel hommage au pied de cette colonne, destinée à rappeler une page glorieuse de notre histoire nationale notre premier sentiment est celui d'une profonde admiration et d'une vive reconnaissance envers ceux qui, à une époque où l'Europe entière était liguée contre nous, surent ne pas désespérer de la Patrie et contribuèrent, à des titres divers, à assurer à notre pays son indépendance et sa liberté.

Nous ne saurions oublier, en effet, ce qu'a été la France, au moment où eut lieu la bataille de Tourcoing.

L'Europe coalisée continuait à nous menacer de tous les côtés à la fois : au Midi, à l'Est, au Nord et jusque sur nos côtes de l'Océan où l'Angleterre, vint se cramponner de nos départements et ne craignant pas de faire appel à la guerre civile elle-même, s'apprêtait à faire débarquer un corps d'armée.

Son plan, cette fois consistait à diriger ses efforts sur le Nord, en vue de marcher ensuite sur Paris.

Mais déjà, pour résister à ses assauts la nation avait compris qu'un effort suprême était nécessaire et cette fois, encouragée par des hommes énergiques, une volonté indomptable, avait porté ses fruits, déjà les victoires d'Hondschoote et de Wattignies avaient révélé ce que l'on pouvait attendre des jeunes recrues que la levée en masse nous avait apportées, et de ces jeunes officiers improvisés, tous animés du plus ardent patriotisme.

Le quartier d'Hyver avait été employé à aguerrir les hommes et à perfectionner l'instruction de ceux qui étaient appelés à les diriger.

Les efforts surhumains avaient été faits pour se procurer les armes et les chevaux.

Les concours volontaires s'offraient d'ailleurs de tous les côtés.

Telle était la situation lorsque, au printemps de 1794, les coalisés se décidèrent à exécuter dans le Nord leur nouveau plan d'invasion.

Sans nous étendre sur les dispositions qui furent prises, pour combattre les forces ennemies, sans insister sur les premières opérations des deux armées, rappelons seulement qu'après diverses alternatives, l'armée française avait, comme celle des alliés elle-même, rompu son centre, et s'était divisée en deux parties, l'une formant l'aile droite, opérant sur la Sambre, tandis que l'autre formant l'aile gauche, devait opérer sur la Lys. C'est cette-ci qui, le 18 mai, devait assurer à nos armes, sur le territoire de Tourcoing un succès dont les conséquences furent considérables. Les bornes d'un discours ne permettant pas de rapporter les opérations et les diverses péripéties d'une bataille. Il suffit, pour cela, de nous en référer à l'histoire. Elle nous dit comment, par leur sagacité et par la promptitude de leurs mouvements, en retardant la marche de l'une partie des corps ennemis ou en paralysant leur action, nos généraux Souham, Moreau, Bonneau vivement soutenus par l'entrain de nos jeunes soldats, surent culbuter le gros de l'armée ennemie et après avoir pris position à Tourcoing mettre en fuite cette armée, dont, au rapport de M. Thiers, l'Empereur d'Autriche put apercevoir la déroute des hauteurs de Templeuve, en même temps que le duc d'Yorck, empêché à Mouveaux, de se lier à Clerfait ne devait son salut qu'à la vitesse de son cheval, et qu'il ne restait à ce dernier lui même d'autre alternative que d'aller reprendre ses anciennes positions en Belgique.

C'est ainsi que fut déjoué ce fameux plan, dit *de destruction* qui, au moyen d'un mouvement concentrique partant d'une part de Tournai et d'autre part des environs d'Ypres, devait avoir pour résultat d'envelopper et anéantir l'aile gauche de notre armée, campée sur la droite de la Lys, à Menin et à Courtrai.

Si l'honneur de cette victoire revient à nos généraux, qui surent, avec tant d'habileté, diriger les opérations et profiter des fautes de l'ennemi ; il revient aussi, on vient de le voir au courage et à l'ardeur déployés par les hommes placés sous leur commandement.

Aussi désirerions-nous, voir suppléer à la simplicité de l'inscription gravée sur cette pierre (elle ne porte que ces mots : Bataille de Tourcoing, 18 mai 1794) en y gravant ces paroles mémorables par lesquelles Couthon annonçait à la Convention le succès de nos armes :

« Les soldats de la Patrie, (disait-il), ont combattu pour elle avec une intrépidité dont l'histoire ne fournit point d'exemple. » (Séance du 1er prairial, an II, 20 mai 1794).

Les conséquences de cette victoire, nous l'avons dit, furent immenses ; elles laissaient Clerfait retiré en Belgique, à découvert devant nous et bientôt notre armée victorieuse, après s'être emparée de la ville d'Ypres, occupait une grande partie des Flandres.

Bientôt aussi, notre aile droite ayant été victorieuse à Fleurus, l'armée tout entière ne tardait pas à occuper la capitale même de la Belgique.

La victoire de Tourcoing avait largement contribué à ce résultat, elle l'avait préparé.

C'est le souvenir de cette victoire, rappelée déjà par une inscription sur l'arc de Triomphe de l'Étoile et par une toile placée au Musée de Versailles, que la Ville de Tourcoing a, dès 1863, voulu perpétuer en élevant ce monument, avec le concours du Département et de l'Etat. Ainsi que notre honorable prédécesseur le faisait observer, au moment où l'on en posait la première pierre, les monuments parlent aux yeux et aux cœurs ; l'Histoire, trop peu lue, ils servent en rappelant les grands souvenirs, à entretenir l'amour sacré de la Patrie. C'est par un même sentiment de patriotisme que la ville de Tourcoing a résolu de célébrer aujourd'hui, par une fête solennelle, le glorieux fait d'armes, dont nos aïeux ont été les témoins ; — et pour donner à cette manifestation un caractère d'unanimité, le Conseil municipal n'a pas voulu que les finances communales en fissent seules les frais. A son appel, les listes de souscriptions se sont couvertes, et c'est ainsi que l'on peut dire que tous les habitants de Tourcoing, sans distinction d'opinions, se trouvent en ce moment réunis, pour témoigner que devant la Patrie toutes les divergences s'effacent. Ce sentiment est d'ailleurs, nous pouvons le dire, celui de la France tout entière. Aussi pouvons-nous affirmer que si ainsi l'ennemi venait de nouveau à nous menacer, la France toujours digne de son passé, saurait lui prouver une fois de plus, ce que peut une nation, jalouse de son honneur et de son indépendance.

Vive la France, Vive la République.

Ce discours a été fréquemment applaudi.

M. Dron, député, s'avance ensuite et d'une voix forte, prononce au milieu de l'attention générale, le discours suivant :

DISCOURS DE M. DRON

Messieurs,

Celui qui a l'honneur d'être votre représentant dans les conseils de la nation ne peut se soustraire au devoir impérieux qui lui commande d'élever la voix dans cette imposante cérémonie.

Je me garderai bien de redire après le digne magistrat qui vient de parler au nom de la ville de Tourcoing, ce qu'a été le fait d'armes glorieux dont nous célébrons le centenaire, quelle importance décisive il a eu sur le sort de la patrie française.

Je citerai seulement les conclusions d'une étude consciencieuse et remarquable à plus d'un titre, due à un de nos concitoyens qui a concouru à l'organisation de cette fête avec un dévouement au-dessus de tout éloge et que j'appellerai de son nom, au risque de blesser sa modestie, vous avez deviné M. Masure-Six.

La victoire de Tourcoing, dit-il, non seulement réparait les échecs et les défaites du commencement de la campagne de 1794, mais elle rendait possible l'invasion de la Belgique, la victoire de Fleurus et la conquête des Pays-Bas. Elle fermait l'ère de l'invasion et la défaite ; elle ouvrait celle des conquêtes et des victoires.

C'est donc avec raison que le nom de Tourcoing a été inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile et que cette bataille est représentée au palais de Versailles dans les galeries des victoires de la France.

Cela explique la fierté que nous éprouvons à rappeler avec éclat la part glorieuse qu'a prise ce petit coin de France à la lutte héroïque qu'ont soutenue nos ancêtres contre toute l'Europe coalisée. Dans ces terribles années où la Convention avait à défendre nos droits et nos libertés proclamés par la grande Révolution, à disputer notre sol aux envahisseurs sur presque toutes nos frontières et particulièrement sur la frontière du Nord où Prussiens, Autrichiens, Hollandais et Anglais semblaient avoir concentré tous leurs efforts et vouloir se frayer un chemin pour arriver au cœur du pays, on ressent une émotion patriotique à rappeler qu'ici même et dans les communes qui avoisinent Tourcoing, il y eut une opération décisive qui décida de l'indépendance de notre patrie et qu'au moment où les rois insolents s'attendaient à contempler l'écrasement de nos armées improvisées, l'énergie de notre race, mise au service du droit et de la liberté triompha de tous les obstacles.

2000 prisonniers et les 60 pièces de canons que notre armée prit sur l'ennemi, vengeaient bien nos aïeux des inquiétudes, des vexations, des souffrances et des pertes qu'ils avaient endurées pendant le cours de ces années où la possession de notre ville fut à diverses reprises l'enjeu de combats sanglants.

Tout cela, c'est le passé, c'est le jugement de l'Histoire glorifiant le nom de notre commune. Mais une cérémonie comme celle-ci n'est pas seulement un hommage rendu au courage guerrier et aux vertus civiques des ancêtres, elle renferme un enseignement précieux pour les hommes de notre époque comme pour les générations à venir.

Quoi de plus éloquent en effet que l'enthousiasme unanime avec lequel la population a accueilli la décision du Conseil municipal tendant à la commémoration solennelle de la bataille qui s'est livrée il y a cent ans.

Dans ce pays où les discussions entre citoyens sont hélas ! si profondes, si intenses, où les rapports entre les hommes sont dominés par les passions politiques et sont rendus difficiles par les animosités des partis, il a suffi d'évoquer un fait remontant déjà loin dans le passé, pour faire vibrer à l'unisson la même fibre dans tous les cœurs, pour faire éclater ce sentiment complexe fait d'amour, de respect, d'admiration et de fierté que chacun de nous éprouve pour la France, la mère-patrie !

Ce sentiment là ne se raisonne pas, ne se discute pas ; il s'impose. Il est au dessus et en dehors de toutes les questions d'intérêt qui peuvent nous agiter et nous séparer. L'être humain qui ne le ressentirait pas serait un être incomplet, ce qu'on pourrait appeler un monstre dans l'ordre social.

Qu'on ne vienne pas lui opposer cette grande idée de la fraternité universelle des peuples, qui n'apparait encore à cette heure de l'histoire de l'humanité qu'à l'état de vision vague, de rêve généreux et qui ne peut nous apparaître, à nous Français, qui avons été dépouillés par la force et qui avons foi dans la justice immanente, que comme une duperie et un mensonge !

Ces tendances à la fraternité universelle n'excluent pas le patriotisme, c'est-à-dire l'amour-propre national, pas plus que l'amour de ses semblables, que le dévouement à l'humanité n'excluent cet attachement plus étroit, cette affection plus intime que tout être éprouve pour ceux auxquels l'unissent les liens de la famille et la voix du sang.

Qu'on n'invoque pas l'inégalité des conditions trop dures pour les uns, trop avantageuses pour les autres, pour ébranler chez les moins favorisés, le dévouement filial à la patrie !

Sans qu'il soit besoin d'un prodigieux effort comme celui qui a été fait par nos pères pour conquérir leurs droits d'hommes, avec le temps, le jeu des intérêts débattus entre citoyens libres et égaux en droits, aboutira à une sorte d'équilibre où la justice et la solidarité balanceront les effets des inégalités naturelles et des situations acquises.

Mais tout cela n'a rien à voir avec le sentiment patriotique qui, dans tous les pays, à tous les âges mais surtout il y a cent ans dans cette terre de France, a suscité des légions de héros, a engendré les actions les plus éclatantes, a inspiré les plus grands sacrifices.

Le peuple qui resterait sourd aux appels du patriotisme, serait un peuple en décadence, un peuple usé, fini, il ne serait pas plus digne de vivre, il ne mériterait pas plus le respect que l'homme chez lequel les appétits, les exigences de l'intérêt étoufferaient la voix de l'honneur.

Je me reprocherais d'insister ; ce qui se passe ici ne montre-t-il pas avec la dernière évidence que si le jour du danger approchait, si l'heure du grand devoir avait sonné, il n'y aurait pas de manquants à l'appel et la patrie retrouverait sous ses drapeaux tous ses enfants prêts à lutter, à mourir au besoin pour son honneur et son indépendance.

Voilà ce que signifie cette cérémonie, voilà ce que vous avez vu, M. le commandant du 1er corps, voilà ce que nous vous prions de faire connaître au chef de notre armée que nous eussions tant voulu posséder parmi nous.

Pénétrés d'admiration pour l'œuvre immense de la 1re République qui nous a fait libres et par son énergie, par sa foi patriotique, a fait sortir de notre sol les armées improvisées qui devaient refouler les tyrans, nous inspirant de l'exemple que nous ont donné nos pères, ces géants de la grande époque, nous venons devant ce monument, protester de notre dévouement à la France et de notre foi dans la République.

Conscients des devoirs que nous imposent nos droits de citoyens libres, nous élevons nos cœurs et dans ce moment solennel où il semble que l'image de la Patrie plane au-dessus de nos têtes, prêts à tous les sacrifices, nous tirons du fond de nos âmes ce double cri qui résume toute notre émotion : Vive la France et vive la République !

Beaucoup de parties de ce discours ont été soulignées par des très bien et de vifs applaudissements ont salué la péroraison. Puis c'est le tour de M. le général de France qui, d'une voix vibrante prononce les paroles suivantes :

Discours du général de France

Messieurs,

Le ministre de la guerre, retenu à Paris auprès du président de la République par les fêtes données à l'occasion du Centenaire de l'Ecole Polytechnique m'a chargé d'une mission dont je m'acquitte avec plaisir, celle de le représenter parmi vous et de vous exprimer la satisfaction qu'il éprouve en voyant l'armée associée dans la personne de ses chefs à cette solennité.

C'est avec raison, Messieurs, que, soucieux de maintenir les traditions de notre histoire nationale vous nous avez conviés à venir célébrer le centième anniversaire de la bataille de Tourcoing, au pied du monument destiné à en perpétuer le souvenir.

Cette bataille, en effet, a marqué dans la région du Nord la fin de ces luttes incessantes qui, depuis le mois d'avril 1792, ensanglantaient vos campagnes. Dès lors, une nouvelle période commence, pendant laquelle les armées de la République portent définitivement la guerre sur le sol étranger.

Nos jeunes troupes ont cependant déjà remporté la victoire de Valmy et chassé du territoire les prussiens de Brunswick ; Lille, dans un siège à jamais mémorable, a appris aux autrichiens, suivant les nobles paroles de sa municipalité « que » les citoyens d'une ville libre qui ont fait serment » d'être fidèles à la Nation ne sauraient être des » parjures. »

Dumouriez a battu à Jemmapes l'armée impériale, délivré du joug autrichien nos vieux amis de la Flandre wallonne, et, malgré les rigueurs de l'hiver, poussé ses bataillons jusqu'au cœur de la Hollande. Ailleurs, c'est Custine qui s'est emparé de la rive gauche du Rhin, c'est Anselme qui a conquis le comté de Nice, c'est Montesquiou qui a chassé les Piémontais de la Savoie.

Mais la défaite de Nerwinde force Dumouriez à la retraite et l'ennemi ne tarde pas à franchir de nouveau notre frontière du Nord.

Valenciennes, Condé, Le Quesnoy, Landrecies, tombent en son pouvoir. Il faut la bataille de Hondschoote pour délivrer Dunkerque, la bataille de Wattignies pour débloquer Maubeuge.

Cependant, sous l'énergique impulsion du Comité de Salut public dont fait partie Carnot, grâce aux persévérants efforts des généraux Pichegru, Moreau, Souham, Vandamme, au concours dévoué des représentants en mission et des autorités locales, l'armée du Nord reconstituée est, au printemps de 1794, en état de reprendre l'offensive ; elle s'empare de Menin et de Courtrai et ses succès inattendus ne sont pas sans inquiéter l'empereur d'Allemagne venu dans les provinces belges pour encourager ses troupes.

Les coalisés veulent en finir avec cette armée patriote obstinément renaissante et, suivant un plan emphatiquement appelé plan de destruction, s'avancent concentriquement sur Lille, dans l'espoir de battre séparément les corps français.

De Verwick à Bouvines, le canon tonne, mais c'est à Tourcoing que la bataille se décide et que les Anglais, unis aux Hessois, attaqués au nord par Souham venu de Courtrai et au sud par Bonneau, sont écrasés et obligés à une retraite qui se change bientôt en déroute.

C'est donc sous vos murs que les combinaisons pleines de hardiesse de nos généraux ont décidé du sort de la journée et vos concitoyens de 1863 en élevant ce monument ont rendu aux braves soldats du général Souham un hommage justement mérité.

Vous-mêmes, Messieurs, avez compris qu'il importait de célébrer avec solennité ce grand anniversaire parce que sur cette extrême frontière on ne saurait trop redire aux générations qui se succèdent que, pour être une grande nation, il faut avoir au cœur la flamme du patriotisme et honorer la mémoire de ceux qui sont tombés pour la Patrie.

C'était pour la Patrie naissante qu'en 1214 non loin d'ici dans les plaines de Bouvines savaient mourir les bourgeois des communes et les chevaliers.

C'était pour la patrie et la liberté qu'en 1794, les vétérans des anciennes armées unis aux volontaires nationaux donnaient leur vie aux accents de notre chant patriotique.

C'était aussi pour la Patrie qu'en 1870, à la voix de Faidherbe les soldats, marins, mobiles et mobilisés du Nord affrontaient l'ennemi en des jours de deuil que nous ne saurions oublier.

Puisse la mémoire de tous ces héros animer à nouveau les soldats de la République le jour où ils devront combattre.

Mais qui pourrait en douter quand on est témoin du spectacle grandiose que présente aujourd'hui votre industrieuse cité.

Faute de garnison, la municipalité a fait appel aux citoyens de bonne volonté, officiers, sous-officiers, soldats de la réserve ou de l'armée territoriale, aux vétérans de nos armées et tous, patrons et ouvriers, ont quitté leurs vêtements de travail pour revêtir les uniformes portés par les soldats de 1794. A voir ces troupes improvisées, on devine que tous les cœurs battent à l'unisson et que les enfants de Tourcoing sauraient au besoin suivre l'exemple de leurs pères.

Au nom du ministre de la guerre, le chef éminent de notre armée, j'adresse à la ville de Tourcoing pour sa patriotique initiative, aux organisateurs de cette fête, ainsi qu'à tous ceux qui se sont dévoués pour contribuer à son éclat, de chaleureux remerciements. Cette fête en souvenir d'une victoire sied parfaitement d'ailleurs à cette vaillante cité qui, dans le domaine industriel et commercial, a su remporter bien des succès. Si l'on se représente, en effet, les progrès accomplis depuis un siècle par la ville de Tourcoing, si l'on compare les modestes ateliers de peigneurs de lins d'alors aux nombreuses fabriques et aux puissantes maisons de commerce d'aujourd'hui, on se plaît à reconnaître que, grâce à votre froide persévérance pour soutenir les luttes laborieuses de l'industrie, vous avez su remporter des triomphes dont la France a aussi le droit de s'enorgueillir.

Qu'il soit donc permis à celui qui a l'honneur d'être votre hôte de vous adresser, avec ses félicitations pour la grande œuvre accomplie, le vœu qu'il forme de voir cette magnifique prospérité s'accroître encore pour le bonheur de Tourcoing et la grandeur de la France.

De nombreux bravos accueillent la lecture de ce discours vibrant de patriotisme.

La cantate

Le coup d'œil que présente en ce moment la place du *Jardin Public* est admirable. La colonne commémorative se dresse au milieu du parc ; aux angles, des mâts portent des